

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



VOL. IV.—No. 51.

MONTREAL, JEUDI, 18 DECEMBRE, 1873.

ABONNEMENT. D'AVANCE, \$ 0.0.  
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

LE LAC DE BELCÉIL.

SONNET IMPROMPTU.

Pour son carnet.

Que l'on aime à gravir ta montagne rustique,  
O lac qui, suspendu sur vingt sommets hardis,  
Dans ton lit d'algue verte, au soleil resplendis  
Comme un joyau tombé d'un écrin fantastique!

Quel mystère se cache en tes flots engourdis ?  
Ta vague e-t-elle éteint quelque cratère antique ?  
Ou bien Dieu mit-il là ton urne poétique  
Pour servir de miroir aux saints du Paradis ?

Perdu comme un hermite en ces monts solitaires,  
Tu ressembles, ô lac, à ces âmes austères  
Qui vers tout idéal se tournent avec foi ;

Comme elles, aux regards des hommes tu te voiles ;  
Calme le jour, le soir tu souris aux étoiles...  
Et puis il faut monter pour aller jusqu'à toi !

LOUIS H. FRÉCHETTE.

Belcél, 12 Août 1873.

LES "CHRONIQUES" D'ARTHUR BUIES.

Pour nous, habitants d'une province française enclavée dans une terre britannique, les productions de notre littérature indigène sont toujours une bonne fortune; les frontières de notre république des lettres sont si étroites, "les hommes qui font des livres" sont si peu nombreux parmi nous que tout volume nouveau est assuré de ne point passer inaperçu au milieu du public canadien. Mais, hélas! ce public est bien restreint, et les auteurs, s'ils ont d'avance la certitude d'être lus par tous ceux qui ont l'habitude de lire, sont également certains de n'être point lus par beaucoup de monde, par conséquent de ne jamais s'enrichir avec leur plume. On cite comme exception l'abbé Casgrain qui a réalisé une jolie somme d'argent par la vente de ses ouvrages. Je souhaite à M. Arthur Buies de faire quelques sous avec ses *Chroniques*, et de se rapprocher du vénérable abbé au moins par cette similitude de chance heureuse.

La publication de ce volume s'est faite par souscriptions. L'ancien rédacteur du *Pays* et de l'*Indépendant*, l'auteur de la *Lanterne* a trouvé un nombre relativement considérable de conservateurs et de catholiques ardents qui ont souscrit à ses *Chroniques*. Cela prouve sans doute en faveur de ses bonnes qualités personnelles qui ont pu faire taire de sanglants reproches et des antipathies profondes de convictions; mais cela n'indique-t-il pas aussi que nous commençons à apprécier les efforts littéraires, à respecter la vocation des lettres? Buies est bien le meilleur type de l'homme de lettres en ce pays, ne comprenant rien à la vie pratique sinon que, règle générale, la faim l'empoigne trois fois par jour, d'une incapacité radicale aux affaires, ayant le goût et le talent de discourir sur le mouvement du commerce, mais toujours voyageant dans l'autre monde lorsque la fortune passe à sa porte, incapable, en un mot, de gagner sa vie autrement que par la vente de ses vers ou de sa prose. Ces traits distinctifs seraient frappants chez Buies quand même ses extravagances bien connues ne les feraient pas ressortir à tous les yeux. On ne l'a pas rebuté pour tout cela; au contraire on l'a encouragé à cause de cela, on a pris sa marchandise, on a souscrit à son livre destiné à contenir des choses spirituelles et des choses folles. Il a parlé un jour en termes sarcastiques de la manière dont

nous encourageons les œuvres de l'esprit: eh bien! on le punit avec générosité de sa critique, le voilà véritablement encouragé à travailler en bon écrivain qu'il est et en honnête homme.

M. Buies a réuni les divers écrits qu'il a éparpillés un peu partout, dans le *Pays*, le *National*, la *Minerve*, l'*Opinion Publique*, et il en a fait un volume de quatre cents pages sous ce titre: *Chroniques, humeurs et caprices*. Cela forme un recueil d'une lecture facile et attrayante, où il y a de la bonne et de la mauvaise humeur, beaucoup de caprice, et quelques chroniques. Ce sont des morceaux détachés, des articles jetés sur la presse par ordre de date, sans liaison les uns avec les autres, mais très-piquants chacun pris à part. Ils ont beaucoup perdu de leur intérêt pour qui les a lus, fût-ce à une époque éloignée, dans les journaux, car M. Buies a des originalités ou des paradoxes qui restent dans la mémoire. Ses boutades ne s'oublient pas; en les relisant on ne goûte que le charme de l'expression heureuse, l'idée est restée fraîche au souvenir. L'écrivain doit ce malheur à la nature de son talent, et c'est faire de lui un grand éloge que de lui reconnaître une personnalité si distincte, si accentuée. M. Buies n'imite personne, il n'a aucun modèle, sinon les auteurs qui font profession de n'en pas avoir. Non pas qu'il n'accepte aucune règle de style, car au contraire il soigne sa phrase et s'étudie dans l'art de bien dire, mais il conserve toujours une manière à lui propre, un procédé de composition que l'on ne saurait classer dans un genre plus défini que le genre fantaisiste, où parfois les variétés diffèrent entre elles complètement. C'est un coursier indompté dont l'allure est irréprochable parce qu'elle est naturelle, mais qui ne suit d'autre loi dans sa course échevelée que l'impulsion du sang de ses veines.

Je prends ici M. Buies dans ses bonnes heures. Son style est simple, naturel, correct; personne ne sait mieux le français que lui dans ce pays; il a de la verve, de la chaleur; il sent ce qu'il écrit plus encore qu'il ne le pense, et l'on devine qu'il ne pourrait l'écrire s'il ne le sentait. Certaines chroniques qu'il a tirées par les cheveux attesteraient au besoin qu'il commet de ces violences lorsque l'inspiration se fait attendre.

Mais quelles sont les bonnes heures de Buies? Ce sont ses heures sérieuses, celles où il écoute le plus sa propre idée sans se mettre en peine d'étonner le lecteur, sans essayer d'être amusant, sans se préoccuper de dire de ces folies qu'il recherche sans doute parce que le public les gobe comme mouches en disant: Ce Buies a beaucoup d'esprit! C'est vrai, il a de l'esprit, mais comme les autres, lorsqu'il ne court pas après. Par exemple, lorsqu'il s'écrie: "J'ai dit que la Malbaie était un des plus beaux endroits de la terre et je le répète, je le tri-pète, je le quadrupète," on n'éprouve pas du tout l'envie de rire. Mais en lisant ces premières lignes: "C'est un petit volume qu'il faudrait écrire sur la Malbaie, un petit volume sur papier de soie rose, frais, mêlant l'odeur du varech au parfum de l'héliotrope, coloré, chatoyant, un de ces petits volumes qui s'égareront dans les boudoirs embaumés, ou que les jeunes filles portent avec elles lorsqu'elles vont sur le rivage," on se dit tout de suite que l'auteur sait écrire, on est intéressé, on est charmé. Si M. Buies voulait réfléchir que l'odeur du tripète et du quadrupète vaut moins que le parfum du petit volume rose, mais l'absorbe, il ne tarderait pas à renoncer au genre drolatique, qui a trop de succès, pour

recherche plus exclusivement le suffrage des connaisseurs. Ce genre, d'ailleurs presque toujours fatal au goût, à ce terrible inconvénient de donner de gros traits à une physionomie littéraire, d'effacer les lignes délicates et pures dans l'ensemble de la figure que saisit le regard du public. Sans peut-être se rendre compte de la chose, M. Buies s'est fait de la sorte une réputation par où il méritait de n'en pas avoir.

Il pourrait cependant élever plus haut ses prétentions. Ainsi les deux pages sur *Mes jeunes années* passées à Kamouraska, arrivent à l'éloquence; un roman écrit dans ce style ferait pleurer même les imbéciles dont il affecte de se moquer et qui applaudissent toutes ses farces; c'est du Dumas fils de bon cru et de l'Alfred de Musset. J'en dirai autant du morceau intitulé *Pour les désespérés*, qui fait certainement plus d'honneur au cœur de l'homme et au talent de l'écrivain que le reste du volume à l'esprit du chroniqueur. Je signalerai encore la *Chronique d'outre-tombe*, sorte de rêverie sur l'immortalité de l'âme, qui suffirait à lui faire pardonner plus d'un écart et que le meilleur écrivain voudrait avoir signée. M. Buies aurait tout à gagner à se livrer davantage à ce genre plus élevé. Il pourrait dans tous les cas garder toujours une certaine mesure comme dans la *Dernière étape*, qui est le meilleur de ses récits.

M. Buies écrit d'inspiration, comme je l'ai dit, par impulsion, tout d'un jet; la farce est perrilleuse surtout pour un talent de cette nature, elle l'égare parfois loin des convenances au moment où il s'y attend le moins. M. Buies vient d'écrire au *National* pour rétracter un passage de son livre au sujet d'un abbé français arrivé ici avec "un comte quelconque qui vient faire de la colle-forte." Le mot était malheureux, il le reconnaît; mais la phrase dit que l'abbé "est revenu avec sa nièce et un comte quelconque..." Il n'a donc réparé que la parole la moins inconvenante. Au reste, en plusieurs endroits, il parle de quelques femmes en termes que lui mériteraient la bastonnade s'il retourne voyager dans le Golfe. On ne peut penser qu'il y ait mauvaise intention chez lui; c'est le genre qui fausse son jugement. On doit aussi le croire incapable de corriger de lui-même ses écrits. Les idées lui viennent par bouffées, les phrases sortent impromptues et toutes faites de son cerveau, et naturellement il trouve beaux les enfants de son inspiration, car ceux qui s'adonnent aux lettres savent que l'on a toujours un faible pour tel ou tel passage de ses œuvres écrit dans un moment de verve. C'est la seule manière d'expliquer comment M. Buies a pu mettre dans son volume des choses détestables ou dont le seul mérite est d'en augmenter le nombre de pages.

Somme toute, ce livre mérite l'accueil bienveillant qui lui est fait, d'abord parce que M. Buies est un écrivain de premier ordre dans ce pays, ensuite parce qu'il dénote chez l'auteur un retour à des idées meilleures. Il y a loin des *Chroniques* à la *Lanterne*. Ah! la *Lanterne*, on ne peut l'excuser, ni même facilement la pardonner. Depuis lors M. Buies a passé pour un monstre, il est apparu dans nos rêves sous les formes les plus fantastiques, nous l'avons soupçonné de courir le loup-garou. J'aime à croire qu'il est délivré depuis la publication des *Chroniques*; je puis certifier dans tous les cas qu'il n'a pas le pied fourchu.

Dans un prochain volume il combattra les ennemis de l'Eglise. On lui a déjà prédit qu'il se ferait jésuite.

OSCAR DUNN.

M. JOSEPH M. HUDON.

"Le plus précieux et le plus rare de tous les biens est l'amour de son état."

D'AGUESSEAU.

Deux pensées font un devoir à un ami d'esquisser à grands traits les principaux faits de la vie du citoyen distingué dont le district de Rimouski regrette la perte.

"Les venger d'un oubli dont l'amitié s'afflige, C'est justice sans doute aux morts que l'on néglige."

Joseph Magloire Hudon, naquit à la Rivière Ouelle le 20 juin 1821. Son père était un des cultivateurs les plus considérés et les plus estimés de cette paroisse.

Après un brillant cours d'études au collège de Ste. Anne, il vint à Québec en 1842 pour y étudier le droit. Il fit choix pour patron de M. Danbar Ross, ci-devant solliciteur-général.

Il se fit remarquer par son esprit, son caractère loyal et surtout par son goût pour l'étude et sa constante application.

Il y avait alors à Québec un assez bon nombre de jeunes gens parmi les étudiants des professions libérales qui aimaient les lettres. Leurs écrits éveillèrent l'attention publique. Ils avaient formé une "Société de discussion," et se réunissaient chaque semaine dans le but de s'instruire; il s'agissait dans ces discussions d'histoire, de sciences, de philosophie et plus souvent de jurisprudence.

Admis au barreau vers la fin de l'année 1846, il s'établit d'abord à Québec et y pratiqua avec succès pendant quelques années. Il sut, par son excellent caractère s'attirer l'estime, la confiance et l'amitié de ses confrères.

Par goût pour la campagne il s'établit à Kamouraska, où il remporta de grands succès dans l'exercice de sa profession. Enfin, peu de temps avant l'organisation judiciaire du district de Rimouski, il vint définitivement se fixer à Saint Germain de Rimouski.

M. Hudon avait réellement les qualités de l'avocat, car il connaissait à fond le cœur humain, ses vertus comme ses faiblesses. Avec son cœur doux et généreux il était l'ami de la vertu, il put se rendre le témoignage qu'il a mis la paix dans bien des familles par ses bons avis; c'était là, pour cet homme de bien le bonheur le plus réel comme le plus solide.

Depuis déjà longtemps les hommes politiques du pays le destinaient au banc judiciaire, et c'est le poste d'honneur auquel il aurait été promu s'il n'eût pas fait la grande maladie qui a précédé trois ans son décès.

Lors de l'érection de la ville de Saint Germain de Rimouski, en 1869, M. Hudon, en fut aussitôt, par acclamation, nommé le premier Maire, charge qu'il a occupée jusqu'à son décès.

Le défunt a pendant un grand nombre d'années conduit les affaires de la Couronne de ce district tant à la satisfaction du gouvernement que du public.

M. Hudon, fut citoyen parfait et chrétien exemplaire, c'est à ces titres que notre digne prélat a donné congé aux maisons d'éducatrices de la ville pour assister à ses funérailles.

M. Hudon est décédé à Rimouski, le 20 septembre dernier. Ses dépouilles mortelles ont été déposées dans le cimetière de sa paroisse au milieu de laquelle il a vécu. Ses amis liront sur son humble tombe ses mots: Spero semper.

Rimouski, novembre, 1873.

G. TALBOT.

Un New-Yorkais dont la femme a péri à bord du Ville du Havre, M. Binninger, racontait dans sa douleur une circonstance qui avait frappé son esprit comme un pressentiment. Dans la soirée du 23, une fleur que sa femme avait laissée dans sa maison, avait remué comme agitée par un souffle, et il avait, moitié souriant, moitié avec émotion, dit à des personnes présentes que c'était un signe qu'il était arrivé quelque chose à sa femme. Ses amis avaient cherché à le distraire de cette préoccupation, mais depuis ce temps, il ne pouvait s'y arracher. En faisant ce récit, M. Binninger était brisé par la douleur, et son émotion était partagée par tous ceux qui l'entouraient.

L'ARCHEVÊQUE MANNING

JUGÉ PAR UN PROTESTANT.

(Traduit textuellement de l'anglais).

St. James' Hall, à Londres, comme Exeter Hall, est une place destinée aux concerts et aux chanteurs. Mais comme son vénérable prédécesseur, St. James' Hall est devenu identifié avec les assemblées politiques d'une certaine classe. Exeter Hall, un édifice vaste, élané, sec et sans ornement, situé dans le Strand, est hanté et choisi, le plus souvent, comme l'arène et la plate-forme de l'ultra Protestantisme.

Assistons à une de ces assemblées. La salle est vaste et oblongue; des galeries contournent trois de ses côtés. Sur le quatrième se trouve une plate-forme portant un orgue splendide.

Le but de l'assemblée est de faire une démonstration en faveur de quelque demande catholique romaine—disons pour les écoles séparées. Sur la plate-forme sont les pairs catholiques, hommes, pour la plupart, dont la lignée se perd dans la nuit des temps, quand le catholicisme ne soupçonnait pas encore une rivalité possible en Angleterre.

Le seul lien de la religion amène de temps à autre ces deux sets d'hommes ensemble. Ils s'assemblent et mais ne se mêlent pas. Dans le parterre sont les catholiques appartenant aux classes moyennes de Londres, les boutiquiers et les commis, pour la plupart Irlandais ou nés de parents irlandais.

Mais voici qu'on introduit un orateur qui n'a qu'à faire son apparition sur la plate-forme pour exciter une explosion universelle d'applaudissements. Paddy et le duc de Norfolk se défient l'un et l'autre; le calme boutiquier d'Islington est aussi démonstratif que n'importe quel O'Donoghue ou Maguire.

L'homme qui a excité toute cette émotion recule en arrière, comme s'il en avait peur quoi, qu'assurément, cela ne soit pas nouveau pour lui. C'est un personnage grand, mince, âgé d'environ soixante ans. Sa figure est sans une goutte de sang—pâle comme un fantôme, pourrait-on dire. Il est si mince qu'il a presque l'air cadavérique.

L'homme qui a excité toute cette émotion recule en arrière, comme s'il en avait peur quoi, qu'assurément, cela ne soit pas nouveau pour lui. C'est un personnage grand, mince, âgé d'environ soixante ans. Sa figure est sans une goutte de sang—pâle comme un fantôme, pourrait-on dire. Il est si mince qu'il a presque l'air cadavérique.

Un chef kanaque de la Nouvelle-Calédonie vient d'envoyer, au nom de sa tribu, un curieux présent au consul de France de Nouméa; c'est une caisse remplie de serpents à sonnettes. Il le prie de les envoyer en France et de les disperser dans les jardins de son auguste maître.

(A Continuer.)

Un joli mot de Victor Hugo: On parlait devant lui des petites misères de la vie humaine: —Pour moi, dit-il, j'accueille presque comme un bienfait une contrariété. Les petits malheurs vaccinent les grands.

Une des Pilules de Colby suffit très-souvent.

CAUSERIES AGRICOLES.

(Suite.)

Vers la moitié de la longueur de la ferme et sur le bord de l'allée se trouve un puits creusé à vingt pieds de profondeur avec revêtement en pierre et recouvert de poutres épaisses bien jointes les unes aux autres de manière à exclure toutes espèces de saletés.

Dans la plupart de nos fermes on tire chaque matin l'eau nécessaire pour la journée dans des auges découvertes et on la laisse exposée au soleil; les animaux ont ainsi à boire un liquide qui le plus souvent a perdu toute sa vie et sa fraîcheur. Encore arrive-t-il plus d'une fois que les auges étant insuffisantes le bétail souffre horriblement de la soif.

Une autre amélioration que je crois devoir noter c'est la plantation d'arbres sur deux ou trois points de la lisière de chaque champ pour assurer de l'ombre aux animaux. Le Capitaine B. a choisi l'orme à cause de son riche feuillage et de ses longues branches qui résistent si bien aux vents les plus violents.

Mon attention fut particulièrement attirée sur le rucher du Capitaine B.: voici les quelques observations que j'y ai faites. Les ruches sont placées sur de larges tablettes soulevées à six pouces du sol par des petits blocs ou piquets en bois, afin de protéger les abeilles contre l'humidité de la terre, contre les crapauds et autres ennemis.

Le Capitaine B. possède une méthode bien simple et en même temps très-recommandable pour extraire le miel des gâteaux. Il enlève la couverture de chaque cellule avec un couteau, il renverse ensuite le gâteau sur des petites lattes étendues au-dessus d'un plat évasé, dans lequel coule le miel pur, exempt de pollen et de toute autre substance étrangère.

Les ruches sont distancées d'au moins douze pieds; au lieu d'être placées sous une même remise elles ont chacune leur toit qui s'ôte et se remet à volonté. Des sapins, épinettes et cèdres sont plantés sur le terrain du rucher dans le double but de faire reposer les abeilles lors de l'essaimage et de procurer l'ombre dont les ruches ont absolument besoin.

Chaque matin le Capitaine B. visite ses ruches une par une afin de constater s'il n'y aurait pas quelque inconvénient à faire disparaître; il les soulève au besoin pour voir si quelques insectes ou rongeurs n'y auraient pas pénétré.

Je n'ai pas besoin de dire que le Capitaine B. fait une étude sérieuse de l'apiculture; il n'est pas de ceux qui ont peur des livres: sans cesse il travaille pour se rendre compte des progrès que la culture des abeilles a subi tant en Europe qu'aux Etats.

Une opération importante, dont je n'ai pu être témoin, mais que le Capitaine B. m'assure avoir été faite par lui plus d'une fois, c'est la réunion d'un essaim nouveau à la ruche qu'il vient de quitter. Le succès de cette réunion est d'un immense avantage pour l'apiculteur qui ne tient plus qu'à récolter du miel et qui trouve le nombre de ses ruches suffisant.

Le Capitaine B. prétend arriver à son but. L'essai nouveau est mis dans une ruche comme à l'ordinaire et laissé jusqu'au lendemain soir. Le lendemain soir on prend la nouvelle ruche et on vide les abeilles sur la tablette où repose la ruche-mère. Les deux essaims se mêlent de nouveau; un combat à mort s'engage entre la reine restée à la ruche et celle qui accompagnait le nouvel essaim; cette dernière y périt invariablement et alors tout rentre dans l'ordre sous une même autorité.

Le Capitaine B. cultive beaucoup de trèfle et prétend que la fleur de cette plante est celle qui fait le miel le plus délicieux. Quant à la fleur du sarrasin il pense qu'elle fait un miel très-approprié pour l'hivernage des abeilles, attendu qu'il est particulièrement propre à les réchauffer et à entretenir leur vigueur.

(A continuer.)

JEAN BELLEVUE.

Le Liquide de Jacobs a été devant le public pendant 20 ans.



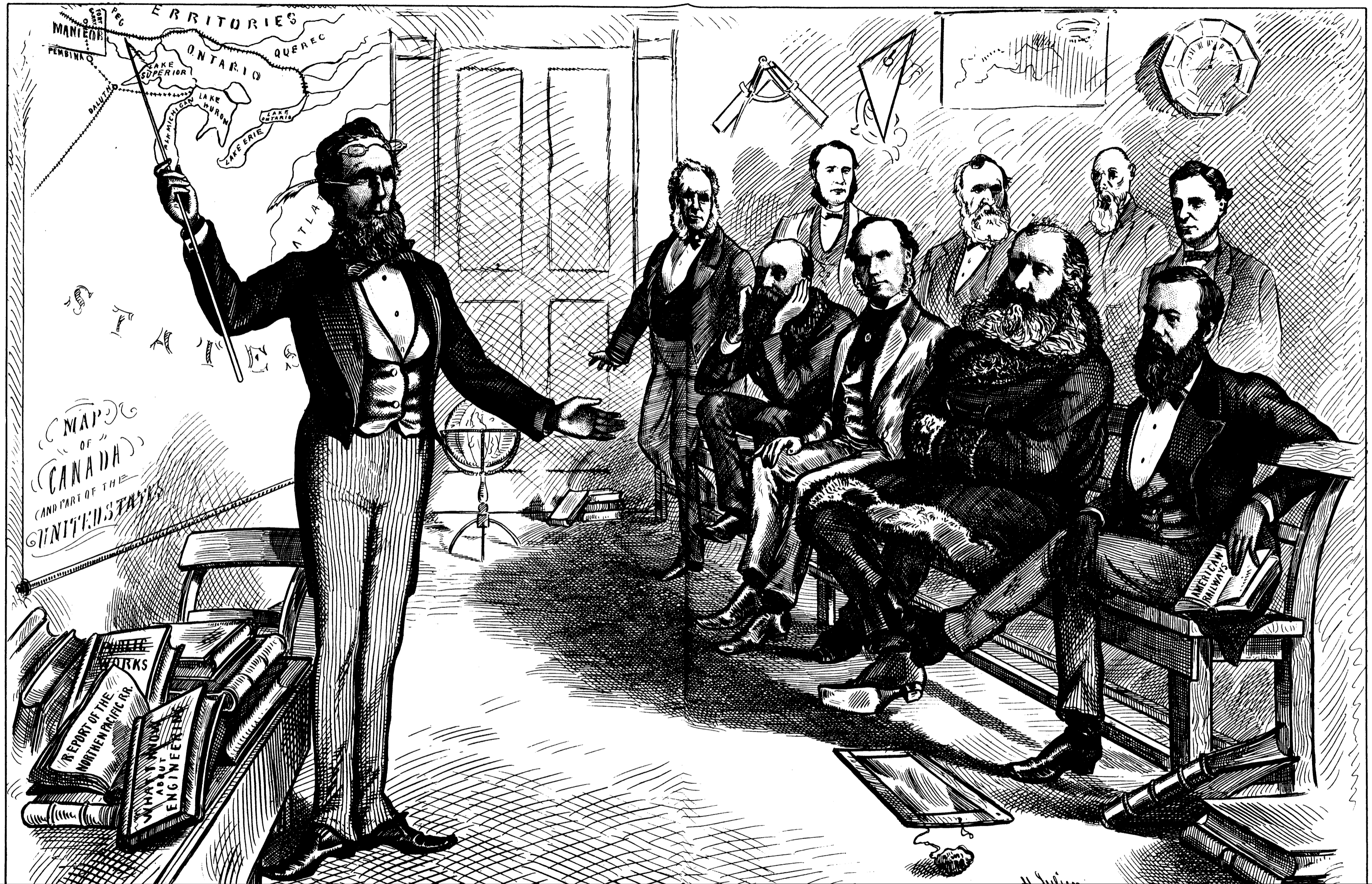




LE R. P. BECKX, GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.



LE LAC DE BELŒIL.





LES NIDS DE CORMORANS DANS LE DETROIT DE MAGELLAN.



## A NOS ABONNÉS DE LA VILLE.

MM. Edouard Dorion et A. Gravel vont visiter incessamment tous nos abonnés de Montréal pour faire la collection des sommes qui nous sont dues. Nous prions donc nos amis de préparer leurs bourses, afin qu'une seule visite suffise. Nous insistons sur le paiement immédiat du terme courant. Et ceux qui sont en retard, et qui désirent recevoir la PRIME, devront payer leurs arrérages, et SIX MOIS D'AVANCE.

## AUX ABONNÉS DES TANNERIES DES ROLLANDS ET DE VAUDREUIL.

Nous informons nos abonnés de ces deux localités que M. Ferdinand Faure, notaire, aux Tanneries des Rollands, est nommé agent en remplacement de M. Black Langlais, et M. Nicéphore Brabant de Vaudreuil, remplace M. D. Brûlé, Messieurs Langlais et Brûlé ayant résigné leurs charges.

Ceux qui ont des comptes à régler avec nous pourront s'adresser à M. Faure, aux Tanneries et à M. Brabant, à Vaudreuil.

## L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 18 DECEMBRE 1873.

## LA SESSION DE QUEBEC.

Il est difficile de bien se rendre compte des débats de la Chambre locale, l'analyse télégraphique que les journaux quotidiens nous en fournissent étant très-incomplète, parfois inexacte. Le public se plaint avec raison de l'insuffisance de ces rapports, comparés à ceux du parlement d'Ottawa auxquels il est habitué. On dit que les journaux vont prendre des mesures pour s'assurer d'un rapport mieux fait, et en cela ils ont raison, car notre province a tout intérêt à entourer ses institutions locales de tout le prestige possible.

La semaine dernière a été employée à la discussion de l'adresse, qui a fini par être votée sans division, et à de longs débats sur l'administration des Terres de la Couronne.

Le nouveau Commissaire des Terres a supporté la plus large part de cette discussion. Le commandant Fortin a les épaules solides, il n'a point plié sous le fardeau. Pour affirmer la chose, nous ne nous appuyons pas sur l'examen des raisons données de part et d'autres (le télégraphe ne les fait pas assez connaître), mais sur le résultat définitif de ce premier engagement.

En effet, M. Ouimet ayant demandé la formation d'un comité permanent pour surveiller l'administration des terres publiques, suivant la promesse faite par son prédécesseur, M. Joly a proposé en amendement que ce comité eut le pouvoir de s'enquérir de tous les faits de cette administration depuis 1867. Le débat s'est engagé là-dessus et finalement M. Holton est intervenu pour offrir aux ministres de retirer l'amendement s'ils voulaient retirer leur proposition, ce à quoi M. Ouimet a consenti. Ce résultat est en somme favorable à M. Fortin, quoique le chef de l'opposition ait annoncé qu'il demanderait un comité spécial pour faire une enquête sur les faits antérieurs à l'entrée de M. Fortin au ministère.

C'est sur cette demande de comité spécial que sera livrée la bataille décisive de cette année entre le gouvernement et l'opposition. D'ici là, il n'y aura que des escarmouches plus ou moins vives, mais sans conséquences.

Il ne faut pas s'étonner si l'administration de nos terres publiques est surveillée de si près par la Chambre; elles constituent notre principale, sinon notre unique source de richesse provinciale, et le devoir de tous les députés est de prendre les moyens pour que cette source ne tarisse point par suite de l'incurie ou de l'imprévoyance des gouvernants. Un ministère qui saura gérer avec sagesse ces domaines pourra compter sur la confiance de la Chambre: mais par contre s'il commet des fautes dans cette gestion, sa défaite est certaine.

OSCAR DUNN.

## UN NOUVEAU PARTI.

Un nouveau parti politique vient de naître au milieu de l'agitation créée par une lutte électorale dans le quartier Ouest de Toronto; il s'appelle le *parti canadien*, prend pour devise ces mots: *Canada First*, et se compose surtout de jeunes gens, dont le plus marquant est M. Howland, fils de l'ex-lieutenant-gouverneur. Les résolutions

suivantes, adoptées à une assemblée publique, font connaître le but de cette organisation:

Que cette assemblée approuve le but du *Parti National Canadien* et promet son appui à la formation d'une organisation politique dans toute la Puissance dont l'objet sera le développement du sentiment national, la destruction du sectionnalisme, qui légiférera dans l'intérêt de tout le pays sans tenir compte des partis politiques existants.

Attendu que M. Moss a adopté notre devise *le Canada d'abord* dans son acceptation de la candidature à la Chambre des Communes pour Toronto-Ouest, qu'il est connu comme un homme de parti politique modéré, d'un caractère ferme et qu'il s'est déclaré sympathique à l'objet que nous, canadiens, nous avons à cœur, il est résolu que nous lui promettons notre plus cordial appui.

Qu'il est du devoir de tous les canadiens, soit de naissance soit par adoption, de reconnaître la nécessité de cultiver un sentiment national qui unira le peuple des diverses provinces d'une manière plus intime comme citoyens; inspirera la confiance et l'affection mutuelles, qui seront la source d'actes de tolérance et de respect, qui seront la meilleure sauvegarde pour notre Puissance contre l'absorption d'un côté et la désunion de l'autre.

Qu'une organisation qui établira la ligne de démarcation entre les canadiens loyaux à leur pays et ceux qui placent au second rang leur qualité de citoyens, offre le meilleur moyen de cimenter notre union et d'assurer l'action politique dans l'intérêt de toute la puissance.

Les journaux commentent ce programme sur tous les tons, excepté le *Globe* qui n'a pas encore parlé du *jeune Canada*.

Le *Mail* et le *Leader* déclarent que cette nouvelle organisation est une folie dont on n'entendra plus parler dans quelques jours.

A Montréal, la *Gazette* approuve ce mouvement en autant qu'il peut engendrer ou réchauffer le patriotisme canadien, mais notre confrère regrette que le parti grit soit au fond de l'affaire.

Le *Herald* croit que le *Canada d'abord* est un programme insuffisant qui laisse champ libre à mille divergences; mais dans le cas particulier de l'élection de Toronto, ce programme lui paraît opportun vu que l'un des candidats n'est que depuis peu sujet britannique.

Au point de vue bas-canadien nous ne pouvons voir d'un mauvais œil un mouvement politique dont l'effet serait d'apprendre à tous les citoyens à aimer avant tout leur pays natal et à ne plus rêver d'une "fédération impériale"; malheureusement, comme le dit le *Herald*, le programme que nous venons de lire n'a pas surgi de l'ensemble d'une situation, mais d'un fait particulier. Ce détail lui ôte son principal mérite en provoquant tout d'abord l'hostilité d'un parti armé en guerre. Pareil programme devrait être formulé dans un temps de paix; il pourrait alors être commun à des hommes de tous les partis du jour, et devenir plus tard la devise des partisans de l'indépendance contre ceux de la fédération impériale. Car, plusieurs signes l'indiquent, c'est sur ce terrain que seront livrées les luttes de l'avenir.

On peut se demander aussi, en thèse plus générale, s'il appartient aux jeunes gens de fonder un parti. N'est-il pas plus sage et plus convenable pour eux de travailler suivant leur capacité au bien public, de concert avec les hommes de l'âge mûr et les vieillards, et d'accepter courageusement, non d'assumer avec plus ou moins de tapage, le rôle que méritent leurs talents et des services déjà rendus?

OSCAR DUNN.

## UN AUTRE SCANDALE.

Il paraît que dans ce pays nous sommes destinés à être scandalisés tous les jours. Les conservateurs nous ont à peine donné le "scandale du Pacifique" que les libéraux nous donnent le "scandale du Lac Supérieur." Si cela continue, le peuple ne tardera pas à maudire en masse tous les hommes politiques et à dire qu'il vaudrait mieux les jeter tous ensemble à la mer avec une meule au cou.

Il s'agit aujourd'hui de spéculations que l'on accuse le premier ministre, M. Mackenzie, de vouloir faire en fixant à sa manière le tracé du chemin de fer du Pacifique. Un avis publié dans la *Gazette Officielle d'Ontario* constate qu'une compagnie, dont fait partie M. Mackenzie ainsi que M. Brown et le consul américain, M. Shaw, vient d'être formée pour l'exploitation des mines de la rive sud du Lac Supérieur. Or, on accuse M. Mackenzie de s'être décidé à faire passer le Pacifique sur cette rive, au lieu de la rive nord suivant la loi actuelle, afin de donner de la valeur à sa propriété. Voici du reste la conclusion d'un article de la *Minerve* sur le sujet:

10. Que M. Mackenzie abandonne le projet d'un chemin de fer du Pacifique Canadien; que la nouvelle route n'aura pas son terminus dans le voisinage du Lac Nipissingue comme il avait été décidé par le dernier parlement, mais à la Baie du Tonnerre.

20. Que depuis son arrivée au pouvoir, il est devenu actionnaire dans deux compagnies qui possèdent d'immenses terrains dans cette partie du pays.

30. Que George Brown et son frère Gordon qui sont actionnaires dans une foule d'autres compagnies à part les compagnies 4 A et 5 A, sont ses associés dans ces spéculations.

40. Que le colonel Shaw, le consul des Etats-Unis, est l'un des principaux actionnaires et représente l'élément américain.

50. Que les objets de ces compagnies sont "l'exploration, l'achat, le développement et la vente des terres métallifères sur les bords et les environs du Lac Supérieur."

60. Que la valeur de ces terres va augmenter dès que l'on aura décidé d'y faire passer la partie orientale du chemin de fer du Pacifique.

Les journaux de l'opposition ajoutent que les ministres conservateurs ont été accusés d'avoir reçu de l'argent pour les élections, mais que les ministres du jour exploitent leur position à leur profit personnel; ce qui est bien différent. Ils appellent cette dernière affaire *the superior scandal*.

On lit à ce propos dans le *National*:

Désespérés de voir comme leurs chefs politiques sont punis pour leur conduite infâme relativement au chemin de fer du Pacifique, certains organes de l'opposition au gouvernement Mackenzie viennent de lancer un canard, mais si lourd, qu'il ne pourra ni voler ni flotter. On avait d'abord accusé le parti ministériel, sans l'ombre d'une preuve, mais avec l'espoir qu'il resterait quelque chose de la calomnie, de s'être vendu à la compagnie américaine du Pacifique nord. Voyant que cela ne prenait pas, ils viennent de s'aviser de porter une autre accusation.

Le ministère actuel, d'après eux, va changer la direction du Pacifique canadien, de manière à promouvoir les intérêts personnels de MM. Brown, Mackenzie et autres réformistes, dans les régions aurifères du lac Supérieur, dont ils auraient acquis une grande partie. Il va sans dire que ce canard a été lancé d'Ottawa; mais il ira encore moins loin que son prédécesseur. Il était déjà très faible quand il s'est abattu dans les bureaux de la *Minerve*, il l'était à tel point que le confrère n'a pas osé affirmer hautement que le pays courait ce nouveau danger.

L'affaire en est là pour le moment. Le *Globe* n'a pas encore parlé sur le sujet.

OSCAR DUNN.

## LA GRÈVE DES AVOCATS.

On a cru jusqu'ici que messieurs les avocats aimaient à parler pour le plaisir de parler, mais c'est une erreur: quand ils parlent ils veulent être entendus. Ils l'ont bien prouvé jeudi dernier au juge Badgely.

La Cour d'Appel s'ouvrait ce jour-là, et, par suite de la maladie du juge-en-chef Duval, quatre magistrats seulement se trouvaient présents; mais comme le juge Badgely est malheureusement très-sourd, les avocats ont pensé que les quatre ne faisaient que trois en réalité. La circonstance leur a paru bonne pour faire une manifestation. Ils se sont réunis dans leurs salles et ont résolu avec la plus touchante unanimité de ne point paraître en cour, espérant ainsi faire comprendre au juge infirme, d'une manière qui ne laisserait aucune équivoque, qu'ils désirent sérieusement sa retraite.

Cet incident a fait sensation, non seulement au Palais, mais dans toute la ville. Depuis longtemps le public est unanime à réclamer des changements dans le personnel de la magistrature, et ses sympathies sont naturellement acquises à ceux qui recherchent une réforme par des moyens directs. Il est difficile pour les autorités d'accomplir cette réforme, elles ont les mains liées ou à peu près par les lois qui assurent à la magistrature une complète indépendance. En thèse absolue, nos lois sont sages sous ce rapport; mais elles ne restreignent pas le sentiment public, qui a toujours le droit de s'affirmer, et, dans bien des cas, devrait être respecté.

Va-t-on blâmer la démarche de messieurs les avocats? Sans doute. Les grèves ne se justifient pas, et vouloir être entendu lorsqu'on parle, c'est vraiment impardonnable!

OSCAR DUNN.

## NOS GRAVURES.

LE RÉV. P. BROCKX.

Dans notre prochain numéro, nous donnerons quelques détails biographiques sur le général de l'ordre des Jésuites qui vient d'être expulsé de Rome par le gouvernement de Victor Emmanuel.

LE LAC DE BELGIL.

Un endroit charmant en été, l'un des plus beaux possibles pour un partie de campagne. C'est à la suite d'une excursion de ce genre que M. Fréchette a improvisé le sonnet que nous publions aujourd'hui.

LES NIDS DE CORMORANS.

Si vous croyez que les cormorans ne font pas leurs nids comme cela, allez-y voir, et envoyez le récit de votre voyage à *L'Opinion Publique*.

UNE LEÇON DE GÉNIE CIVIL.

Ce n'est pas de la politique, cela; c'est une plaisanterie où le talent de notre artiste s'est donné libre cours. M. Mackenzie fait l'école, il en a le droit puisqu'il est premier ministre. Ses écoliers sont entre autres, M. Fleming, M. Shanly, M. Legge, M. Young, MacMullen et M. Keefer. Ce dernier est en train de laisser la classe. La figure du fond, c'est le public, qui n'est pas certain de tout comprendre.





